

Paradoxe

ANTOINE LEFEBVRE

**COMMENT PARLER
DES LIVRES
QUE L'ON N'A
PAS LUS ?**

La Bibliothèque Fantastique

Pierre Bayard, né en 1954, est professeur de littérature française à l'université de Paris VIII et psychanalyste.

Pierre Bayard est surtout connu pour son essai *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus ?*, dans lequel il critique l'idée reçue selon laquelle il y aurait une frontière nette entre lecture et non-lecture, et invite le lecteur à construire avec le texte littéraire un rapport plus libre, moins complexé.

« Ce qui m'intéresse dans la littérature, c'est son indécidabilité. Elle et la psychanalyse sont alliées dans les espaces complexes qu'elles ouvrent contre un certain type de discours politique, aujourd'hui porté à la caricature » (in Philippe Lançon, "Bayard m'a tuer", Libération, 16 janvier 2008). La spécificité de cet universitaire réside spécifiquement dans son approche critique des textes: il met en place un dispositif d'analyse anticonformiste, et se sert de ce dispositif comme base pour une réflexion théorique ou critique approfondie.

Son ouvrage, *Le Plagiat par anticipation*, est une illustration de sa démarche: à partir d'une impossibilité logique se déploie un discours sur la modernité de certains auteurs qui se voient très paradoxalement accusés de plagiat : derrière cette irrévérence se masque un hommage à la modernité de Voltaire, Maupassant et d'autres que l'on incrimine par antiphrase pour mieux montrer leur génie et leur modernité. L'humour est considéré comme un préalable à une vraie réflexion dans la mesure où il permet un décalage de ton propice à l'intéressement du plus grand nombre. Et dans le cadre du jeu inter-textuel, le paradoxe n'est pas incompatible avec la réflexion littéraire approfondie.

Son ouvrage le plus connu, *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus ?*, rend compte de la tentative de désacralisation opérée par l'auteur ; mais cette désacralisation, si elle vise à réconcilier la littérature avec le plus grand nombre, ne reste pas moins très révérencieuse

à l'égard des textes. Le paradoxe est ainsi omniprésent chez ce critique qui n'hésite pas à reprendre les méthodes de création de suspense des grands écrivains qu'il étudie pour établir son analyse dans *Qui a tué Roger Ackroyd ?*, la réflexion sur le rôle du lecteur dans l'œuvre et dans la constitution du sens de l'œuvre passe par une reconstitution à suspense du roman policier, et par un démontage systématique des indices qui permettent d'aboutir à la résolution finale, le tout sous la forme d'une enquête policière. Ainsi, cette démarche littéraire hétérodoxe peut surprendre, voire déranger, mais il n'en reste pas moins que les spécificités des textes que Pierre Bayard étudie sont toujours analysées avec finesse et rigueur, et le rôle du lecteur méticuleusement mis en avant, comme le veut la tradition herméneutique. Et l'humour, si éloigné des textes critiques universitaires habituels, est un bon excipient pour faire passer des considérations pointues et pertinentes.

Œuvres

- *Balzac et le troc de l'imaginaire. Lecture de La Peau de chagrin* (Lettres modernes-Minard, 1978).
- *Symptôme de Stendhal. Armance et l'aveu* (Lettres modernes-Minard, 1980).
- *Il était deux fois Romain Gary* (Presses universitaires de France, 1990).
- *Le Paradoxe du menteur. Sur Laclos* (Minuit, 1993).
- *Manpassant, juste avant Freud* (Minuit, 1994).
- *Le Hors-sujet. Proust et la digression* (Minuit, 1996).
- *Qui a tué Roger Ackroyd ?* (Minuit, 1998 et « Reprise », 2002).
- "Lire avec Freud." Pour Jean Bellemin-Noël, dir. Pierre Bayard (Presses universitaires de France, 1998).
- *Comment améliorer les œuvres ratées ?* (Minuit, 2000).
- *Enquête sur Hamlet. Le Dialogue de sourds* (Minuit, 2002).
- "Le Détour par les autres arts." Pour Marie-Claire Ropars, dir. Pierre Bayard et Christian Doumet (L'Improviste, 2004).
- *Peut-on appliquer la littérature à la psychanalyse* (Minuit, 2004).
- *Demain est écrit* (Minuit, 2005).
- *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus ?* (Minuit, 2007).
- *L'Affaire du chien des Baskerville* (Minuit, 2008).
- *Le Plagiat par anticipation* (Minuit, 2009).
- *Et si les œuvres changeaient d'auteur ?* (Minuit, 2010).
- *Comment parler des lieux où l'on n'a pas été* (Minuit, 2012).
- *Aurais-je été résistant ou bourreau ?* (Minuit, 2013).

Comment parler des livres que l'on n'a pas lus ? est un essai de Pierre Bayard paru aux Éditions de Minuit en 2007 dans la collection Paradoxe.

Avec un certain sens de l'humour absurde, l'auteur suppose la vanité d'une lecture conçue comme « gain » de connaissances, et suggère qu'il faudrait plutôt voir dans l'acte de lire une « perte », les connaissances contenues dans les livres, forcément oubliées à mesure que lecture se passe, n'étant pas cumulables, a fortiori dans le cas d'une lecture attentive.

Il est également question d'une perte de temps, car l'auteur critique, féroce, l'idée selon laquelle il serait nécessaire d'avoir bien lu un livre de la première à la dernière ligne avant d'en parler : il importerait selon lui, plutôt que de s'attarder sur un texte en particulier, d'avoir sur la totalité des livres « une vue d'ensemble » ; il suffirait ainsi d'avoir parcouru un livre, ou simplement d'en avoir pris connaissance à travers ce que les autres en disent, pour en parler dans le détail, avec pertinence, et même donner à son sujet un avis éclairé.

Pierre Bayard s'appuie dans son argumentation sur un certain nombre d'exemples littéraires, en faisant référence aux œuvres de façon précise. Toutefois, pour chaque nouveau livre cité, il indique en note s'il l'a simplement parcouru (LP), s'il en a seulement entendu parler (LE), s'il l'a oublié (LO) ou s'il ne l'a jamais ouvert (LI). Très progressivement se dessine une systématique des rapports du lecteur aux livres et à la littérature, qui s'organise autour de six notions clés :

La bibliothèque collective (pour telle société, la somme des livres qu'il faut avoir lu)¹ ;

La bibliothèque intérieure (partie subjective de la précédente, comportant les livres marquants de chaque sujet)² ;

La bibliothèque virtuelle (« l'espace, oral ou écrit, de discussion

des livres avec les autres. Elle est une partie mouvante de la bibliothèque collective de chaque culture, et se situe à la rencontre des bibliothèques intérieures de chaque participant à la discussion »3) ;

Le livre-écran (notion modelée sur celle de souvenir écran de Sigmund Freud)4 ;

Le livre intérieur (« l'ensemble des représentations mythiques, collectives ou individuelles, qui s'interposent entre le lecteur et tout nouvel écrit, et qui en façonnent la lecture à son insu. Le livre intérieur influence toutes les transformations que nous faisons subir aux livres pour en faire des livres-écrans »5) ;

Le livre fantôme (« cet objet insaisissable que nous faisons surgir, par oral ou par écrit, quand nous parlons d'un livre »6)

Notes et références

- Partie I, Chapitre I, p. 27
- Partie II, Chapitre I, p. 74
- Partie III, Chapitre I, p. 116
- Partie I, Chapitre III, p. 52
- Partie II, Chapitre II, p. 82
- Partie III, Chapitre III, p. 140

Recensions

Dominique Vaugeois « Où l'on apprend que le compte-rendu d'un livre (de P. Bayard) est plus important que le livre lui-même », sur fabula.org

Stéphane Lojkine « La bibliothèque comme dispositif. La non-lecture selon P. Bayard » sur fabula.org

Franç Schuerewegen « Comment parler de Proust quand on a lu ses livres ? Enquête dans la bibliothèque de Pierre Bayard » sur fabula.org

Bibliographie

Laurent Zimmermann, *Pour une critique décalée autour des travaux de Pierre Bayard*, C. Défaul, 2010

Source : Wikipédia

Droit d'auteur : les textes sont disponibles sous licence Creative Commons paternité partage à l'identique ; d'autres conditions peuvent s'appliquer.

Où l'on apprend que le compte-rendu d'un livre (de P. Bayard) est plus important que le livre lui-même.

Dominique Vaugeois

Pierre Bayard, *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus ?*, Éditions de Minuit, coll. « Paradoxe », 2007.

Je n'ai bien entendu fait que parcourir le dernier Pierre Bayard, avertie dès la deuxième page « qu'il est parfois souhaitable pour parler avec justesse d'un livre de ne pas l'avoir lu en entier, voire de ne pas l'avoir ouvert du tout », ce qu'Oscar Wilde, invité à ouvrir et à clore le volume, proclame à sa manière désinvolte en exergue : « je ne lis jamais un livre dont je dois écrire la critique : on se laisse tellement influencer. »

Totems et tabous

Le paradoxe fécond allié à un don certain pour l'humour élégant de l'essai est la marque de fabrique de Pierre Bayard. Après *Comment améliorer les œuvres ratées ?* (Éditions de Minuit, 2000) ce second vade mecum du lecteur iconoclaste, ou manuel de survie du non-lecteur en milieu cultivé, atteint un degré supplémentaire dans la provocation. Car ce n'est plus seulement une autorisation à corriger les faiblesses des classiques ou à couper la digression proustienne (*Hors-Sujet*, Éditions de Minuit, 1996) mais bien à parler pour ne rien lire. Autorisation d'autant plus choquante si on la met en regard des diverses prédictions de la mort de la littérature et du déclin de la lecture. D'aucuns auraient plutôt choisi d'offrir un manuel de survie du lecteur en milieu non cultivé. Mais c'est très clairement une analyse du milieu lettré (avec ses différents représentants, l'universitaire, le critique, l'écrivain, l'éditeur, et ses figures mythiques, le bibliothécaire de Musil, les microcosmes intellectuels

balzaciens...) et un rapport au livre qui suppose une certaine culture (pas nécessairement « classique » au demeurant) et une certaine somme de lectures qui intéressent Pierre Bayard. En somme, il s'agit bien d'un livre pour les lecteurs, portraiture en non lecteurs qui s'ignorent (même si l'un des soucis du livre est de pousser à ses limites cette distinction entre lecteurs et non-lecteurs).

En effet, l'auteur, continuant de marier littérature et psychanalyse, propose une exploration de l'inconscient collectif attaché aux livres et à la lecture et conjointement de la conscience lectrice. Il s'agit de dire la vérité sur les pratiques de lecture et de démystifier par la voie de l'analyse théorique légère plutôt que du pamphlet le fonctionnement des milieux culturels. S'il y a provocation en effet, c'est que l'enjeu est celui d'une mise à distance des idoles et de mise à nu d'un tabou que l'on ne peut que se réjouir de voir aussi simplement et clairement exposé : l'imposition par les usages d'une série de « contraintes intériorisées » — obligation de lire, obligation de lire un livre dans son intégralité, obligation d'avoir lu un livre pour en parler. En abordant ces contraintes comme des interdits générant des conduites conscientes de mensonge et les tactiques inconscientes de la mauvaise foi (dont, pourrait-on ajouter, l'inexistence du verbe « lire » en milieu universitaire, évincé par son composé « relire » est un des symptômes les plus amusants), Bayard en sape déjà les fondements rationnels ou pseudo-objectifs. Car l'exposition des valeurs qui fondent notre espace littéraire est à l'horizon du travail de l'essayiste. Et sur ce plan le présent livre est plus utile que son frère jumeau (voir la discussion que propose Marc Escola de *Comment améliorer les œuvres ratées ?* <http://www.fabula.org/revue/cr/79.php>) dans la mesure où la démarche de déconstruction iconoclaste et les travaux pratiques s'accompagnent d'une construction théorique qui engage une nouvelle compréhension de l'acte de lecture et des catégories afférentes.

Derrière les prises de position directes et un peu brutales des premiers chapitres qui sont partie prenante du genre « provoc » dans les lettres qu'illustre Pierre Bayard — je ne lis pas, lire est dangereux et inutile, le non-lecteur est plus respectueux du livre que le lecteur —, le souci de l'essayiste n'est pas d'inciter ses lecteurs à ne pas lire, mais à pouvoir admettre sans honte leur statut de « non-lecteurs ». On peut néanmoins se demander si l'espace discursif dans lequel existent les livres ne suppose pas d'une certaine manière cet interdit. Avouer tout uniment que l'on n'a pas lu le livre dont il est question n'aboutirait-il pas à clore la communication? L'important serait donc non tant d'encourager l'aveu sans honte mais de supprimer la honte liée au sentiment d'imposture. Barthes qui avait déjà en 1975 identifié ce « surmoi » produit par

le monde culturel avouait dans le même esprit de réaction être « un mauvais lecteur sur le plan quantitatif », or il s'agit ici de légitimer aussi les mauvais lecteurs sur le plan qualitatif. Les arguments encourageant cette déculpabilisation sont de deux sortes. Le livre fournit d'abord une divertissante galerie de personnages illustres, réels et fictionnels (Valéry, Montaigne, Lucien de Rubempré, les professeurs de David Lodge, le chat de Soseki, qui témoignent, si besoin était, que l'auteur à tout le moins fut un grand lecteur, au rebours de l'idée communément partagée selon laquelle qui a lu lira) fournissant la preuve par l'exemple que la lecture orthodoxe est la chose la moins répandue du monde. On aurait pu y retrouver le narrateur de *La Recherche* en spécialistes des livres à moitié lus, de François le Champi, livre chéri expurgé par les soins maternels aux fragments de Bergotte. Le deuxième argument porte le paradoxe à son comble : en réalité apprend-on, nous avons effectivement lu les livres que nous n'avons pas lus ; nous sommes ainsi tous des lecteurs.

Cette hypothétique réalité appelée livre

Qu'est-ce que lire et qu'est-ce qu'un livre lu ? Reprenant donc en leur donnant un riche développement une idée soutenue naguère par Barthes (que Pierre Bayard a lu mais oublié, ou pas lu mais lu quand même ?) : « Il ne faut pas être esclave de la lecture littérale d'un livre. Un livre a une autre vie que celle de la lettre [...]2 », c'est à l'affinement de ces notions susceptibles de décrire une réalité plus complexe qu'il n'y paraît que s'attelle l'essayiste. Ainsi de la distinction entre non-lecture et absence de lecture ; de l'invention du néologisme « délecture » pour enregistrer ce processus d'oubli et de perte aussi important dans l'acte de lecture que celui de l'acquisition et du gain ; de la quasi absence de distinction entre livre lu et livre parcouru où intervient le livre oublié. L'essai propose également une typologie articulée sur de nouveaux concepts : la triade livre écran/livre intérieur/livre fantôme à laquelle correspond terme à terme la série des trois bibliothèques où plane l'ombre borgésienne : la bibliothèque collective, la bibliothèque intérieure et la bibliothèque virtuelle. Le livre tout entier est un discours sur le peu de réalité du livre « réel » fait des mots mis sur la page par l'auteur face au livre comme complexe de représentations privées et de valeurs collectives, toutes éminemment mobiles. Le livre que nous lisons n'est en somme jamais ce livre physique que nous avons sous les yeux, mais une combinaison de notre livre intérieur (le livre qu'on voudrait lire et qu'on aimerait avoir écrit) et des livres collectifs, faits de représentations elle-même changeantes, sujettes à l'évolution de la place du livre et de son auteur dans les réseaux de pouvoir.

La communication littéraire

Mais là où, à mon sens, l'essai justifie exemplairement les vertus du paradoxe, c'est dans la perspicace étude qu'il propose de la communication esthétique. En effet, le propos concerne au premier chef le livre dans son rapport à la parole du lecteur et la lecture en tant qu'objet d'une communication. En effet, le livre n'est pas tant l'objet de la communication littéraire qu'il en est le résultat : « le livre est moins le livre que l'ensemble d'une situation de parole où il circule et se modifie » (133). La littérature par conséquent se définit comme l'ensemble des relations que l'on entretient avec les livres. Le livre, c'est donc le livre tel qu'on le parle, tel que les discours oraux ou écrits lui donnent existence, et tel qu'on (se) le représente (pour les autres ou pour nous-mêmes). Or la multiplication de ces livres virtuels donne à voir la communication littéraire sous un jour nouveau. De quoi parle-t-on quand on parle d'un livre si « ce que nous prenons pour des livres lus est un amoncellement hétéroclites de fragments de texte [ceux que la mémoire a retenu, ceux que notre culture a sélectionnés], remaniés par notre imaginaire et sans rapport avec les livres des autres » (84) ? Les différentes situations de communication (en société, en classe, avec un écrivain, en couple) finement et drôlement illustrées, conduisent toutes à conclure à l'impossibilité « d'entrer en réelle communication » (84). En l'absence d'un « objet unifié », les échanges sur les livres ne peuvent s'accomplir que dans un « espace de discussion [...] discontinu et hétérogène » (84). Si le livre « réel » est un objet hautement improbable, la communication littéraire « scientifique » est elle aussi une chimère.

Transformer la relation aux livres : pour poursuivre la réflexion

L'enjeu principal de l'essai, parfaitement explicite, est d'inciter à modifier notre relation aux livres et je voudrais, à partir de là, engager la réflexion dans deux directions, celle de l'enseignement de la littérature et celle plus générale de la place du livre dans la société, les deux étant bien entendu largement co-dépendantes.

Le livre ne fait que poursuivre, en lui donnant une portée à la fois psychologique et idéologique supplémentaire, le déplacement du centre d'intérêt de la théorie littéraire de l'écrivain et de l'œuvre vers le lecteur accompli dans le dernier tiers du XXe siècle. Le travail de réécriture des « œuvres ratées » représentait déjà une étape dans cette mise à distance de l'œuvre comme référence. La théorie de la lecture qui est à présent proposée marque une autre forme d'éloignement vis-à-vis des valeurs traditionnelles de soumission respectueuse au livre, dans la mesure où la lecture « normale » est une non-lecture : celle qui consiste à se faire une idée du livre sans le connaître, celle qui consiste à parcourir le livre, celle qui permet

d'en parler d'après ce qu'en disent les autres. Cependant ce n'est pas seulement la lecture normale qui est en jeu mais aussi la bonne lecture. Car au-delà de l'observation et de la description des conduites, l'essai fournit également une nouvelle éthique de la lecture, une définition du bien lire où le critère habituel de la fidélité au texte et de la justesse censée rendre justice à l'œuvre et au travail de l'écrivain s'en trouve évidemment disqualifié. C'est donc à une prise de conscience des valeurs qui dirigent nos évaluations de la lecture qu'il nous invite et en premier lieu celles, historiquement contingentes, de notre culture universitaire où règne en maître, dans le domaine de la littérature française à tout le moins, l'exercice d'explication de texte (le commentaire de littérature comparée offrant sur ce plan sans doute plus de liberté). La valorisation de l'exercice y est en effet fondée sur une éthique qui est précisément partie prenante du climat de répression attaché au livre que dénonce Bayard. Le lecteur doit faire la preuve d'une honnêteté intellectuelle (la formule est récurrente dans les rapports de jury des concours) dont la proximité au texte et la bonne connaissance du livre dans son intégralité sont les manifestations. Or si l'exercice a ses vertus incontestables, le discours de légitimation qui l'accompagne et en fait le modèle de la bonne lecture (et de la bonne parole sur le livre) est lui beaucoup plus contestable. Avoir « vraiment lu » Proust, si l'on met en pratique ces critères d'évaluation, relèverait de l'impossible. Le vertige nous prend à imaginer le travail de l'idéal lecteur.

Mettant à mal nos modèles de lecture et nos illusions d'objectivité, le livre nous invite dans le même temps à repenser en profondeur les conceptions et les modalités de la communication littéraire entendue comme rencontre avec les livres et dialogue avec autrui à propos des livres. La communication littéraire n'est pas la communication de savoir qui ne pourrait venir que de la lecture intégrale. En somme, on assiste au déplacement du fondement de cette communication du terrain de la connaissance vers celui de la compétence dans la mesure où le savoir des livres est un « savoir incertain » (138). La communication réussie et féconde sur un livre tient en effet moins à la qualité de la lecture qu'à la qualité du discours qu'il provoque. À l'inverse de la conception aujourd'hui admise selon laquelle seule la connaissance approfondie d'une œuvre nous rend capables d'en parler avec pertinence, Pierre Bayard suggère que la compétence requise se développe au contraire dans la pratique de la communication et que, de ce point de vue, poser la lecture comme condition de participation a pour conséquence d'appauvrir le dialogue. L'enseignement littéraire serait alors à envisager comme une pédagogie communicationnelle où le but recherché est la constitution d'un espace de dialogue de qualité, l'apprentissage

de la participation à un univers littéraire élargi et revalorisé.

Et c'est plus généralement la place du livre dans la société qui est réévaluée. Sous son allure rebelle et iconoclaste, l'essai rend hommage au pouvoir des livres, à tous ces livres imaginaires qui nous empêchent de lire le livre réel. Loin de nous en éloigner, il fournit une série de points de vue susceptibles de promouvoir leur place dans nos vies :

— en reconstituant un rapport plus sain, délivré des pouvoirs d'intimidation, excellent moyen d'empêcher que la transgression de l'interdit (je n'ai pas peur de dire que je n'ai pas lu) se mue à son tour elle-même en un interdit contraire, comble d'un certain cynisme des milieux culturels que décrit très bien Bayard avec l'aide de Balzac, où la honte n'est plus de ne pas avoir lu mais au contraire d'avoir lu le livre dont on va faire le commentaire ;

— en prenant la bonne mesure de leur pouvoir et de cette présence diffuse qui leur confère en effet l'ubiquité des fantômes et un pouvoir certain de hantise, au point d'être tenté de dire: « We are such stuff as books are made on » ;

— en libérant la parole sur le livre de la peur de l'Autre comme instance de justesse et de justice, pour promouvoir dans la parole l'invention des livres, invention dont le dynamisme est en somme la mesure du dynamisme des livres eux-mêmes ;

— en considérant le discours sur le livre comme instrument du rapport à soi, c'est-à-dire comme espace privilégié pour la découverte de ce qui se dérobe habituellement en nous.

En définitive, la position adoptée sur les livres et la lecture me semble caractéristique de la situation ambivalente dans laquelle est pris le discours actuel des élites culturelles sur la littérature. Le paradoxe ultime qui fonde l'essai est de préserver la lecture tout en la désacralisant. Et il me semble que ce faisant se joue la substitution d'un modèle de représentation et de valorisation du livre à un autre. La culture du livre que remet en cause l'essai est globalement celle, très bien décrite par Peter Sloterdijk³, d'un humanisme institutionnel, né en Europe à la fin du XVIIIe siècle, fondé sur le livre comme ciment politique de la collectivité, et donc, en tant que tel, comme réceptacle d'une série d'obligations morales et sociales censées définir le bon citoyen. Cette politique humaniste articulée sur l'enseignement des classiques suppose donc que pour être un membre valable de la communauté, il faut être un sujet lisant. Ce faisant, l'acte de lecture et le rapport au livre devenus public

s'inscrivent nécessairement à l'intérieur d'une série prescriptive et répressive de contraintes et de normes. Ce modèle de soumission, que Barthes en son temps avait combattu notamment dans *Le Plaisir du texte*, apparaît désormais comme caduque non parce que la lecture-jouissance aurait pris le dessus sur la lecture-autorité, mais parce que la littérature, en tant que valeur dans la société, semble subir un repositionnement fondamental. Et c'est donc à un autre humanisme, détaché du devoir-lire en tant que conformisme social, obligation citoyenne de respect envers un canon national, qu'emprunte la théorie de la lecture de Pierre Bayard, un humanisme qui rappelle celui de Montaigne, à la fois par l'affranchissement du sujet-lecteur, mais peut-être surtout par l'inscription de ce sujet dans un réseau dialogué, celui de la lecture comme « art de conférer ». En effet, la perspective reste fermement celle, traditionnelle, d'un humanisme du livre : le livre, lu, lu et oublié, parcouru ou lu par la médiation d'autrui ne cesse d'être un moyen d'approfondir la connaissance de soi. Ainsi, la position de l'essayiste peut être comprise comme celle d'un retrait stratégique : assouplir les pratiques sociales de la lecture, décrire les rigidités de la culture de l'écrit dans le but finalement de prolonger, malgré tout, la croyance humaniste en les vertus de la lecture.

Il n'y a pas en définitive de meilleure manière de saisir la pertinence de l'essai de Pierre Bayard que de tenter d'en parler, que d'expérimenter (avec l'étrange sentiment d'être observé), dans le même temps qu'elles nous sont décrites, des situations que nous avons certes déjà vécues mais sans les penser, ou bien peut-être pensées sans y être à ce moment là plongés : le rôle de l'oubli et de la distance qui permettent la naissance du propos, et l'angoisse, soudain, emportés un moment par le livre, de n'avoir plus rien d'intéressant à en dire.

par Dominique Vaugois
Publié sur Acta le 12 avril 2007

Notes :

1 Roland Barthes, « Entretien avec Jacques Chancel », *Œuvres complètes*, vol. IV, éd. Eric Marty, Seuil, 2002, p. 888.

2 Ibid., p.901.

3 *Règles pour le parc humain*, Mille et une nuits, 2000.

Pour citer cet article : Dominique Vaugois, “Où l'on apprend que le compte-rendu d'un livre (de P. Bayard) est plus important que le livre lui-même.”, *Acta Fabula*, Mars-Avril 2007 (volume 8, numéro 2), URL : <http://www.fabula.org/revue/document2982.php>

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common

La bibliothèque comme dispositif. La non-lecture selon P. Bayard

Stéphane Lojkin

Pierre Bayard, *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus*,
Minuit, coll. « Paradoxe », 2007, 163 p.

On n'épiloguera pas sur l'impossibilité où ce livre place son lecteur d'en proposer un compte rendu. Pierre Bayard nous en avertit :

« L'auteur n'attend nullement un résumé ou un commentaire argumenté de son livre et il est même préférable que ceux-ci ne lui soient pas donnés, il attend seulement, en préservant la plus grande ambiguïté possible, qu'on lui dise avoir aimé ce qu'il a écrit. » (P. 95.)

Essentiellement, ce n'est pas un contenu, mais un plaisir qui est en jeu, plaisir narcissique que l'auteur choisit d'assumer sans honte ni remords, mais aussi plaisir de soi affronté au plaisir de l'autre, et Pierre Bayard s'intéresse ici à une situation d'énonciation dont, derrière la cocasserie ou l'embaras, il révèle des enjeux extraordinairement complexes.

Par cette remarque, on touche à ce qui, dans ce livre agréable et drôle, engage un déplacement profond des problématiques traditionnelles de la lecture : il ne s'agit certainement pas là d'efficacité ou d'inefficacité de la lecture, ni même de transformation du sens par l'activité de lire, mais de ce par quoi les livres existent dans le langage, de cette situation de parole où au moins deux narcissismes entrent en conflit.

La non-lecture

Pour démontrer la prégnance fondamentale de cette situation d'énonciation, Pierre Bayard déconstruit d'abord la notion de

lecture, à laquelle il substitue celle de « non-lecture », qui n'est absolument pas le contraire de la lecture, mais la réalité enfin avouée de ce qu'est tout rapport au livre, même lu très attentivement : une méconnaissance, une dénaturation, une réduction, voire un déni de son contenu.

Pour dégager ce qu'il en est de la non-lecture des livres, Pierre Bayard en propose une typologie : il y a d'abord les livres qu'on ne lit pas et ne doit pas lire, une véritable question de survie selon le bibliothécaire de *L'Homme sans qualités* (I, 1) : la bibliothèque matérialise l'impossibilité de tout lire. Il y a ensuite les livres qu'on survole comme Valéry face à Proust ou à Anatole France (I, 2), et qu'on exécute en moins de six minutes, selon le conseil d'Oscar Wilde (148). Il y a les livres qui tirent leur valeur non de leur contenu propre, mais du réseau de commentaires et du faisceau externe des intérêts qu'ils mobilisent, comme le second livre de la *Poétique* d'Aristote dans *Le Nom de la rose* d'Umberto Eco (I, 3). Il y a enfin les livres dont on s'imprègne plutôt qu'on ne les lit, de sorte que leur contenu cesse d'être un contenu propre pour devenir le livre intérieur de notre existence intellectuelle, selon le processus de l'innutrition humaniste que pratique et décrit Montaigne (I, 4), « pour subvenir un peu à la trahison de ma mémoire et à son défaut » (57).

On le voit, chacune de ces non-lectures est caractérisée non à partir du temps de la (non-)lecture, mais en fonction de son aboutissement et de sa visée : le général Stumm cherche une « pensée rédemptrice » ; Valéry construit un panthéon culturel et s'y inscrit ; Guillaume Baskerville mène l'enquête ; Montaigne écrit ses Essais. Ces visées nous ramènent toutes à cette situation d'énonciation bien particulière où l'on se trouve avoir à parler d'un livre. La typologie de la première partie de cet essai n'est là que pour nous placer tout doucement devant une brutale évidence : quand on parle d'un livre, c'est toujours d'un livre que l'on n'a pas lu, car l'idée d'un contenu de livre qu'on pourrait absorber consciencieusement est, sinon toujours une imposture, du moins une utopie. De plus, « parler d'un livre a peu de chose à voir avec la lecture » (p. 107). Pire : le livre n'est jamais l'enjeu réel de la situation d'énonciation : on parle en fait d'un auteur, d'un sujet, à un public donné qu'il s'agit de satisfaire, en fonction d'attentes qui souvent n'ont que peu à voir avec ce contenu lui-même du livre, impossible à objectiver.

Le livre comme manque

Dans cette « situation complexe de discours, dont le livre est moins l'objet que la conséquence » (120), il s'agit donc de se satisfaire soi en montrant qu'on est capable d'en parler ; et, si l'on est

plus habile, de satisfaire l'autre en lui donnant ce qu'il demande. Le livre désigne donc d'abord un manque, intime ou collectif, un fossé intersubjectif que la parole va chercher à combler.

Le manque que désigne le livre peut être social, comme pour cet écrivain populaire, Rollo Martins, sommé de s'inscrire dans la lignée de Virginia Woolf et de Henry James, dans *Le Troisième homme* de Graham Greene, c'est-à-dire d'identifier son œuvre à ce standing social que les circonstances du roman lui ont presque fortuitement attribué (II, 1). Ce peut être aussi un manque idéologique, comme pour cette anthropologue américaine, Laura Bohannan, expliquant Hamlet à la tribu africaine des Tiv qui lui prouve que l'histoire n'a pas pu se passer comme elle le dit (II, 2) : en parlant de *Hamlet* aux Tiv, Laura Bohannan cherche (en vain) à inscrire le livre dans leur système idéologique, leur patrimoine culturel, et réciproquement, sous couvert d'universalité, à réduire, à ramener ce système, ce patrimoine au sien. Dans *Ferdinand Céline* de Pierre Siniac, le best-seller dont Jean-Rémi Dochin croit être l'auteur, *La Java brune*, est en fait un roman de vengeance écrit par Céline Ferdinand pour régler ses comptes avec les collaborateurs impunis de la dernière guerre (II, 3). L'objet livre condense ici tous les manques, la vengeance impossible de Céline qui a substitué son livre à celui de Dochin, le roman confisqué de Dochin, qui ne saurait parler d'un livre qui en fait n'est pas le sien, l'imposture de Gastinel, l'éditeur maître chanteur qui cosigne un livre que, deux fois, il n'a pas écrit. Dès lors, tout discours sur le livre ne peut tourner qu'au malentendu. Mais, précisément parce que la double substitution dont il a été l'objet interdit tout discours sur son contenu, le livre conquiert son statut de livre, c'est-à-dire d'objet paradoxalement impossible à combler par la parole.

À partir de ce constat, Pierre Bayard annonce qu'il donnera, dans la troisième partie de son essai intitulée « Des conduites à tenir », « une série de conseils simples, rassemblés tout au long d'une vie de non-lecteur ». En fait, il ne saurait y avoir de conseils : s'il paraît de bon sens de ne pas avoir honte de ce qu'on n'a pas lu, l'exemple de David Lodge prouve le contraire. Dans *Changement de décors*, Howard Ringbaum perd sa place à l'université pour s'être vanté, au cours d'un jeu stupide, de ne pas avoir lu *Hamlet* (III, 1).

Le second conseil est d'ailleurs plus un constat cynique, qui contraste avec l'incitation précédente à la sincérité : si l'on suit le Balzac des *Illusions perdues*, lorsque le journaliste écrit un compte rendu sur un livre, il ne l'écrit que pour « imposer ses idées » et établir un rapport de forces. Le compte rendu de lecture est (du moins dans le monde et à l'époque de Balzac) un instrument de

pouvoir et Lucien de Rubempré négocie avec Dauriat l'édition de son recueil poétique des *Marguerites* en descendant en flèche l'ouvrage qu'il a pourtant admiré de Nathan, auteur chez Dauriat. Dauriat, qui n'a pas lu les *Marguerites*, signe un contrat à Lucien et lui verse une avance en échange d'un contrôle sur sa plume. Remarquons ici que Lucien n'a en rien imposé ses idées et que les *Marguerites* ne seront jamais publiées : acheter le manuscrit de Lucien est un moyen pour Dauriat de l'enterrer. Parler d'un livre donne bien un pouvoir, mais ne donne pas le pouvoir d'imposer ses idées, bien au contraire : c'est un pouvoir institutionnel, qui ne s'exerce avec un profit personnel qu'à condition de servir consensuellement l'ordre établi.

En guise de troisième conseil, Pierre Bayard propose d'« inventer les livres » au fur et à mesure des nécessités de la conversation, à la manière de l'esthète aux lunettes à montures dorées, le personnage de *Je suis un chat* de Natsume Sôseki, qui « trouve son seul plaisir à mystifier les gens en controuvant une histoire quelconque » (135). Le quatrième conseil est de « parler de soi », à la manière d'Oscar Wilde, qui suggérerait que la critique « est la seule forme admissible d'autobiographie » (152).

La bibliothèque comme dispositif

Les quatre conseils que Pierre Bayard donne pour parler des livres qu'on n'a pas lus proposent-ils des recettes efficaces ? Ce n'est pas là leur réelle visée : l'exemple de Lodge montre que l'aveu sans honte rencontre l'incrédulité ou la condamnation ; celui de Balzac dénonce l'utilisation de ce discours critique du compte-rendu pour imposer ses idées comme une illusion qui se paie cher ; avec Sôseki, le plaisir mystificateur de fabriquer des livres ou des contenus en réalité inexistantes apparaît bien cynique et bien vain ; quant à parler de soi, comme le prescrit Wilde, c'est là plutôt un constat qu'un conseil qui, révélant un mécanisme narcissique dont on ne peut guère se prévaloir ni se vanter, en détruit les prestiges et incite au silence.

Mais de même que la typologie des lectures, dans la première partie de l'essai, débouchait sur une déconstruction de la notion même de lecture, ici, la panoplie des conseils déconstruit la situation d'énonciation : il ne s'agit pas réellement de conseiller les non-lecteurs, mais bien plutôt de mettre en évidence un dispositif culturel fondamental, dont ces différentes situations d'imposture manifestent le symptôme. Le livre, la lecture qui l'appréhende intimement, le discours critique qui en assure la diffusion, font l'objet, de la part de l'institution universitaire des humanités, d'une véritable « sacralisation » (14). Pourtant, ils ne fonctionnent pas et

n'ont jamais fonctionné selon une logique de la textualité du texte : le livre ne déroule pas textuellement un contenu, mais se présente à nous comme un fétiche travaillé par le manque ; la lecture n'est pas un transfert de connaissances du livre vers le lecteur, mais une relation intersubjective triangulée par une société, une culture, un contexte ; la critique n'est pas un jugement porté sur un texte lu, mais une réverbération symbolique du fétiche-livre, dont l'ombre est mesurée dans l'espace d'une culture fantasmée comme commune. À aucun de ces trois moments successifs (l'apparition du livre, son appréhension intime par la lecture, son compte rendu public) le livre n'est strictement pris en compte à la lettre.

Une telle critique de la conception textuelle du livre et de la lecture induit une dissociation intime et radicale du livre, qui n'est plus conçu comme objet, mais comme fétiche. Quoique Pierre Bayard ne prononce jamais le mot, il reprend une formule du *Temps retrouvé* pour dissocier un livre intérieur, le « livre intérieur de signes inconnus » (82, note 9), intimement approprié et, pour ce faire, détourné par le lecteur, un livre-écran qui sert d'interface entre le livre intérieur et l'interlocuteur à qui l'on parle du livre (52), et enfin un livre collectif, ou fiction de livre (116), où est déposé non pas tant un contenu que plutôt une « image » collectivement admise du livre. Cette tripartition du livre permet de mettre en œuvre la fonction de l'écran et, par là, de faire l'économie de la relation d'objet.

Dès lors que l'objet-livre se révèle disséminé et insaisissable, c'est à un autre niveau, plus vague mais plus totalisant, que se joue la relation entre gens qui parlent de livres : Pierre Bayard désigne ce niveau comme celui de la bibliothèque, qu'il décline elle-même en une bibliothèque intérieure (constituant la culture de chacun), une bibliothèque virtuelle (l'interface culturelle qui permet la discussion) et une bibliothèque collective (la Culture). La bibliothèque permet de penser le livre et la lecture non plus en termes de texte, mais d'espace, « l'espace de discussion sur les livres » (84), « un espace qui n'est pas un espace réel, mais s'apparente plutôt à celui du rêve » (69), « un lieu dominé par les images et les images de soi-même » (116) : l'espace réel de la bibliothèque (celle de *L'Homme sans qualités* ou *du Nom de la rose*) est ainsi projeté et démultiplié dans l'espace imaginaire du rêve, dans un « univers personnel » (160), puis dans l'espace symbolique du débat et, par lui, de la reconnaissance sociale (les éloges de Paul Valéry à Proust, à Anatole France, à Bergson, la conférence de Rollo Martins aux admirateurs de Benjamin Dexter). Par ce jeu des niveaux de compréhension de l'espace ainsi défini, la bibliothèque devient dispositif, le dispositif général de la culture où se joue l'interface de ses lieux d'expression et de conservation, de ses expériences intimes, et de ses trésors communs.

Une telle modélisation, qui n'est que légèrement suggérée dans un essai d'où toute lourdeur théorique a été bannie, pose cependant deux problèmes :

1. Dès lors qu'à partir de la question de la lecture, ou plutôt de la non-lecture, Pierre Bayard en vient à envisager le dispositif de la bibliothèque comme ce qui régit notre rapport à la culture, il ne s'agit plus seulement de la question mondaine des situations embarrassantes où nous nous trouvons placés dans la nécessité de parler de livres que nous n'avons pas lus. Qu'en est-il alors du contenu ? Peut-on penser la culture comme pur jeu de relations intersubjectives, mieux (ou pire) encore, comme friction entre narcissismes contrariés ? Si chez Umberto Eco on meurt pour lire un livre, est-ce un pur effet du narcissisme de l'aveugle Jorge ? Ou bien y a-t-il dans la lecture une activité subversive insupportable pour toute institution (Église, école, marché), précisément parce qu'elle ne se contente pas du livre-fétiche, de sa consommation ritualisée, et fait du livre-objet un levier encombrant par la présence brutale, objective, inconvenante de son contenu ? Que dire, dans le même esprit, du combat des Protestants de la Renaissance pour lire la Bible, le Livre par excellence, jamais évoqué par Pierre Bayard ? L'enjeu de ce combat dont la lecture est le levier était de pouvoir lire le Livre directement et personnellement, hors des commentaires autorisés, c'est-à-dire précisément de dépendre la Bible de cette situation d'énonciation (parler d'un livre qu'on n'a pas lu) où l'institution sociale se substitue au contenu du livre, où la règle du monde, sa pression idéologique, anesthésie ce que dit le livre et le dépouille de ce qu'il contient de révoltant et de révolté.

2. La question du contenu des livres en amène une seconde, où se joue la fonction même de la lecture : retrouver, dans le livre, l'objet au-delà du fétiche, c'est affronter la brutalité d'un contenu (un contenu, brut, brutal, que n'ont pas lissé les conventions de la sociabilité mondaine). Or sans cette brutalité qui dans le livre, dans sa lecture, surprend, désarçonne, révèle, il n'est ni plaisir, ni intérêt de lire. Si le livre s'efface, ce n'est donc pas essentiellement dans le temps mondain d'une vaine conversation pour laquelle personne ne meurt ; c'est au moment de cet affrontement passionné au texte que nous lisons, lorsque ce texte s'abolit, lorsque le livre devient seuil et ouvre tout un monde : le lecteur oublie alors effectivement le texte, non parce qu'il se déprend du livre, mais au contraire parce qu'il s'affronte à son contenu. Pour obtenir le privilège et la dignité de cet affrontement au livre, au livre qu'on lit de la première à la dernière ligne, sans en laisser perdre une miette, parce qu'il est rare et que la lecture est un luxe, n'oublions pas le long combat,

toujours actuel, de l'humanité militante et illettrée. Mais sans doute n'est-ce pas là le propos de cet essai plein d'esprit.

par Stéphane Lojkine

Publié sur Acta le 12 avril 2007

Pour citer cet article :Stéphane Lojkine, “La bibliothèque comme dispositif. La non-lecture selon P. Bayard”, Acta Fabula, Mars-Avril 2007 (volume 8, numéro 2), URL : <http://www.fabula.org/revue/document2983.php>

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common

Comment parler de Proust quand on a lu ses livres ? Enquête dans la bibliothèque de Pierre Bayard

Franc Schuerewegen

Pierre Bayard, *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus ?*,
Minuit, coll. « Paradoxe », 2007.

La première chose qu'on a envie de remarquer à propos de ce livre, c'est qu'il prend en otage ses lecteurs. Comment parler, sans l'avoir lu, d'un livre intitulé : *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus ?* Pierre Bayard sait très bien que, dans le milieu cultivé auquel il s'adresse, on prendra soin de le lire, avant de parler de lui : vu le titre de l'ouvrage, le risque d'être pris en flagrant délit de non-lecture — ce livre sur les livres que l'on n'a pas lus, l'avez-vous lu ? — est évidemment bien trop grand. C'est un premier coup de force. Il y en a quelques autres comme on va voir.

Pourquoi il y a eu succès

L'argument que développe Pierre Bayard est désormais bien connu. Il n'existe pas quelque chose comme une lecture « intégrale », « toute lecture trop attentive, sinon toute lecture, est un empêchement à une saisie approfondie de son objet » (p. 41). Pierre Bayard poursuit en ces termes :

La lecture n'est pas seulement connaissance d'un texte ou acquisition d'un savoir. Elle est aussi, et dès l'instant où elle a cours, engagée dans un irrépressible mouvement d'oubli. (p. 55)

L'ouvrage que nous lisons a donc pur but de décomplexer notre relation aux œuvres et aux textes. L'école est une institution intimidante et castratrice pour Pierre Bayard ; on a parfois l'impression, suggère-t-il, que l'activité de lecture est pour elle une corvée, notamment quand elle prend les textes littéraires pour

objet. On comprend qu'à une époque où la culture littéraire est en perte de vitesse, où l'analphabétisme progresse, où le livre est de plus en plus concurrencé par d'autres supports n'ayant quant à eux aucun mal à séduire le public « jeune », les thèses de Pierre Bayard aient eu autant de succès. Les uns — on a pu s'en rendre compte tout récemment encore lors de l'émission « Campus » dont Pierre Bayard était l'un des invités — y voient comme une justification : la culture livresque a cessé de vivre, disent-ils, eh bien, c'est bien fait, il fallait en arriver là, et on les entend applaudir ; les autres, qui vont dans un sens contraire, lisent Pierre Bayard comme un réformateur et comme l'inventeur d'une pédagogie nouvelle de la lecture. Faut-il tout lire ? Ce n'est pas possible. Alors que faire ? Lisons un peu, moins encore, si possible. Ce sera toujours bien assez.

Je puis pour l'essentiel souscrire aux arguments de Pierre Bayard dont je retrouve également dans ce nouveau livre le style caustique et l'humour décapant qui sont un peu comme on sait la marque distinctive de notre brillant collègue de Paris 8. Du reste, si les formules choisies sont souvent ironiques, le fond est sérieux :

Prêter intérêt au contexte, c'est se rappeler qu'un livre n'est pas fixé une fois pour toutes, mais qu'il constitue un objet mobile et que sa mobilité tient pour une part à l'ensemble des relations de pouvoir qui se tissent autour de lui. (p. 130)

Les livres font partie d'un « espace mondain » qui est l'envers de l'espace scolaire, espace de violence où tout est fait, dans le fantasme qu'il existerait des lectures intégrales, pour savoir si les élèves qui l'habitent ont effectivement lu les livres dont ils parlent ou sur lesquels ils sont interrogés. (p. 119)

Nous avons besoin de nous dégager de toute une série d'interdits, le plus souvent inconscients, qui pèsent sur notre représentation des livres et nous conduisent à les penser, depuis nos années scolaires, comme des objets intangibles, et donc à nous culpabiliser dès que nous leur faisons subir des transformations. (p. 120)

Je précise que ce ne sont pas des slogans vains, et qu'un véritable système de pensée se cache derrière ces affirmations si manifestement audacieuses. Pierre Bayard plaide en effet — comme le font aussi, d'une manière différente et pourtant proche, Michel Charles et Marc Escola en se servant du concept de « textes possibles »¹ — pour une critique littéraire que j'appellerai ici pour aller vite post-herméneutique. La critique post-herméneutique telle que je la vois cherche à aborder d'une manière différente la très épineuse

question du sens des œuvres. Pour elle, en effet, la bonne question n'est pas (n'est plus) : quel est le sens de X ? mais bien plutôt : quelles sont les transformations possibles de X, dès lors que X a pu donner jour tout à la fois à une série de commentaires et à une série de récritures ? Comment conjoindre dans de nouvelles pratiques critiques réécriture ou gestes hypertextuels et commentaire ou posture métatextuelle ? La critique post-herméneutique se conçoit en d'autres termes comme une rhétorique et, partant, comme un art d'écrire. Je ne cache pas que je suis sous le charme de ce nouveau mode d'approche auquel je prédis un brillant avenir. Je prévois en effet un véritable changement de paradigme dans les études littéraires, changement de paradigme dont Pierre Bayard, Michel Charles, Marc Escola — ainsi que quelques autres — sont aujourd'hui les courageux pionniers.

Où, pour avoir lu P. Bayard, l'on se permet quelques observations critiques

Il n'empêche que tout dans Comment parler des livres que l'on na pas lus ? ne me paraît pas également convaincant, et qu'il est certains points qui me laissent malgré tout sceptique. Il me semble ainsi que Pierre Bayard a parfois tendance à amalgamer dans ses analyses les notions de livre et de texte. J'explique ce que j'entends par là. Si j'accorde volontiers, comme l'affirme Pierre Bayard, qu'un livre est un objet « mobile » sans contours fixes — les livres dont nous parlons, même ceux qui existent vraiment et que nous avons lus, sont toujours peu ou prou de ce point de vue des objets imaginaires —, le texte, en revanche, peut être défini en ce qui me concerne comme une entité stable. Certes, sa stabilité n'est jamais sans failles et je n'oublie pas la leçon déjà ancienne de Louis Hay : « Le texte n'existe pas », il est, à sa manière, une fiction éditoriale et institutionnelle². Il n'empêche qu'une fois fixé et imprimé — même si la fixation est électronique et virtuelle — le texte fournit au lecteur un matériau de base, une structure à manipuler, à transformer.

Peut-être y a-t-il intérêt ici, afin de mieux définir cette dialectique de la variation et de l'invariance que font apparaître les notions de livre et de texte, à mobiliser le vocabulaire du logicien américain Charles Sanders Peirce. Celui-ci appelle type une notion générale qui ne varie pas, alors que le token est pour lui un particulier, une « occurrence » du type³. Un livre que nous avons lu — mais aussi, dans l'ordre d'idées que défend Pierre Bayard, celui que nous n'avons pas lu, dont nous avons seulement entendu parler et qui demeure pour nous un objet de discours — peuvent être définis tous les deux dans cet ordre d'idées comme des tokens construits à partir d'un type unique qui serait le texte. J'insiste sur l'idée que la non-lecture d'une œuvre — étant donné qu'il s'agit chez Pierre

Bayard, d'une non-lecture parlée : je m'exprime sur un livre que je n'ai pas lu — est elle aussi la réalisation d'un token. C'est pourquoi Pierre Bayard peut écrire que

notre relation aux livres n'est pas ce processus continu et homogène dont certains critiques nous donnent l'illusion, ni le lieu d'une connaissance transparente de nous-mêmes, mais un espace obscur hanté de bribes de souvenirs, et dont la valeur, y compris créatrice, tient aux fantômes qui y circulent. (p. 18)

Mais il faut être conscient du fait que ce commentaire porte sur le livre-token et non sur le texte-type. La création de « textes possibles » n'est possible, si je puis dire, que parce que son point de départ est le type qui — quand bien même chacun le lirait « à sa manière » — est aussi le garant du processus de transformation.

L'autre objection que je me permettrai de faire à Pierre Bayard porte sur ce que j'appellerai — je ne trouve pas mieux pour l'instant — le postmodernisme facile qui entache quelque peu à mon sens les pages de conclusion de cet ouvrage. J'entends par postmodernisme une logique du « nivellement des rangs » et un processus de mise à plat des valeurs et des formes au sens où le décrit Jean-François Lyotard⁴. Il me semble que Pierre Bayard se fait à sa manière l'apôtre de ce processus en en tirant, pour la lecture littéraire, certaines conclusions que je juge pour ma part hâtives.

J'explique le raisonnement. Dans le chapitre final, l'auteur de *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus ?* écrit d'abord ceci :

De l'analyse de toutes les situations délicates que nous avons rencontrées dans cet essai, il ressort qu'il n'existe d'autre issue, pour nous préparer à les affronter, que d'accepter une évolution psychologique. (p. 159).

Or quelle est cette « évolution psychologique » que le critique appelle de ses vœux ? Si elle a pour effet dans un premier temps de rapprocher l'acte de lecture, et celui de la non-lecture dont le premier ne peut être séparé, de la *talking cure* — « Cette écoute autre des textes et de soi-même n'est pas sans rappeler celle que l'on peut raisonnablement attendre d'une psychanalyse, laquelle a pour fonction première de libérer celui qui s'y prête de ses contraintes intérieures et de l'ouvrir par là, au terme d'un itinéraire dont il demeure le seul maître, à toutes ses possibilités de création » (p. 160) —, la chose curieuse est que le recours au langage analytique sert aussi à justifier une sorte d'égalitarisme du livre où tous les acteurs du champ littéraire se voient soudainement placés au

même niveau. Pierre Bayard continue en effet en ces termes :

Devenir soi-même le créateur d'œuvres personnelles constitue donc le prolongement logique et souhaitable de l'apprentissage du discours sur les livres non-lus. Cette création marque un pas de plus dans la conquête de soi et dans la libération du poids de la culture, laquelle est souvent, pour ceux qui n'ont pas été formés à la maîtriser, empêchement à être, et donc à donner vie aux œuvres. (p. 160).

Plus loin :

Nos étudiants ne se donnent pas le droit, l'enseignement ne jouant pas pleinement le rôle de désacralisation qui devrait être le sien, d'inventer des livres. Paralysés par le respect dû aux textes et l'interdit de les modifier, contraints de les apprendre par cœur ou de savoir ce qu'ils 'contiennent', trop d'étudiants perdent leur capacité intérieure d'évasion, et s'interdisent de faire appel à leur imagination, dans des circonstances où celle-ci leur serait pourtant le plus utile. (p. 161).

Suit alors ceci, où l'auteur abandonne soudainement la posture ironique qui lui était familière, par où l'ironie devient utopie :

Quel plus beau présent peut-on faire à un étudiant que de le sensibiliser aux arts de l'invention, c'est-à-dire de l'invention de soi ? Tout enseignement devrait tendre à aider ceux qui le reçoivent à acquérir suffisamment de liberté par rapport aux œuvres pour devenir eux-mêmes des écrivains ou des artistes. (p. 162).

Les intentions, à coup sûr, sont bonnes. L'homme qui écrit ces lignes est aussi, à n'en pas douter, un excellent enseignant. Mais on entre également ici dans une logique du « tout se vaut » qui personnellement me dérange : tout le monde artiste, tout le monde auteur... Que vous soyez Balzac ou Tartempion, qu'importe ? Tous les « fantasmes » sont à mettre au même niveau et il n'y a aucune différence à faire entre un livre écrit, un artefact, et un fantasme ; c'est pareil, et cela a exactement la même valeur...

Une phrase de Philippe Sollers me revient ici en mémoire, dans la préface qu'il a écrite à Pourquoi lire les classiques ? d'Italo Calvino. Je ne suis pas un fanatique de Philippe Sollers dont je n'ai pas lu tous les livres — loin s'en faut. Mais le passage que je vais citer m'est précieux parce qu'il indique assez bien quelle est à mes yeux la difficulté à laquelle nous achoppons :

La Bibliothèque n'est pas en cours de destruction, c'est nous qui sommes en destruction par rapport à elle. Ecrire et lire sont comme deux fonctions s'éloignant de plus en plus l'une de l'autre : tout le monde se croit capable de la première (d'où le nombre des prétendants), mais personne ne s' imagine capable de la seconde (et pourtant, il est facile de constater à quel point la misère de la lecture s'accroît)⁵.

Sollers, en ce qui me concerne, a raison. La lecture est une propédeutique nécessaire à l'écriture ; et sans doute est-il vrai aussi que mieux on lit, mieux on écrit. Pour dire la même chose d'une autre manière encore : on ne peut ici éviter la question de la valeur, si l'on préfère : de la qualité propre de l'artefact. Pour qu'on puisse passer de la rêverie, du fantasme au texte écrit, au type, il y a un chemin à faire. Il me semble que Pierre Bayard a parfois tendance à le raccourcir exagérément.

Où on en arrive à l'essentiel

Je termine par deux mots sur Proust. Pierre Bayard a consacré un autre excellent ouvrage à cet auteur⁶. Dans les pages initiales de *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus ?*, il prend soin de préciser qu'il est en outre un critique proustien. Il le fait, je crois, exprès :

Ainsi sera-t-il quasiment impensable pour des universitaires de lettres de reconnaître — ce qui est pourtant le cas de la plupart d'entre eux —, qu'ils n'ont fait que feuilleter l'œuvre de Proust sans la lire également. (p. 14)

Plus loin et plus explicitement :

Si j'ai peu lu moi-même, je connais suffisamment certains livres — je pense là aussi à Proust — pour pouvoir évaluer, dans les conversations avec mes collègues, s'ils disent ou non la vérité quand ils en parlent, et pour savoir que tel est rarement le cas. (p. 15)

En clair donc : si Pierre Bayard n'a pas lu tous les livres, il a lu Proust ; or il faut qu'on sache qu'il l'a lu attentivement, contrairement, précise-t-il, à bon nombre de ses pairs. Ce serment d'allégeance proustienne me paraît lui aussi intéressant : il tend à suggérer que certains livres et, donc, certains auteurs, s'avèrent malgré tout plus importants que d'autres pour Pierre Bayard ; le fait de ne pas les avoir lus constitue à ses yeux une faute ou, tout au moins, un handicap.

La lecture de Proust est-elle indispensable pour qui veut écrire

sur les livres que l'on n'a pas lus, et sur la manière dont il faut en parler ? D'abord on hésite à tirer ce genre de conclusion. C'est que Pierre Bayard ne consent à l'admettre que du bout des lèvres. Ainsi, en reprenant à Proust la notion de « livre intérieur » — notion expliquée dans *Le Temps retrouvé*⁷ —, le critique justifie son emprunt de la manière suivante, en note : « L'expression de "livre intérieur" figure dans Proust, avec une signification proche de celle que je lui donne » (p. 82). Comme justification, cela ne va pas très loin, force est de l'admettre. Le passage a surtout la fonction d'une prise de distance : ne me prenez pas pour un spécialiste proustien, que je ne suis pas ; s'il m'arrive de puiser dans le vocabulaire proustien, pratique courante dans le milieu lettré, n'allez surtout pas en déduire que cet auteur serait pour moi une référence fondamentale... C'est faux...

Une seconde mise à distance de Proust et de son œuvre — mais dont il ne faut pas non plus être dupe — apparaît au chapitre deux où Pierre Bayard cite Valéry rendant hommage à l'auteur de *La Recherche du temps perdu* dans un numéro de la Nouvelle Revue française⁸. Il remarque à juste titre que l'auteur du texte d'hommage, qui a très peu lu Proust, explique quelque peu perversement sa connaissance lacunaire de l'œuvre comme... un effet de l'œuvre. Si Valéry n'a pas lu Proust, conclut en effet Pierre Bayard, ou s'il ne l'a lu qu'un tout petit peu, il s'en tire en mettant la chose sur le compte de Proust. C'est sa faute :

Le coup de génie de Valéry est de faire la théorie de sa pratique de lecture, en montrant qu'elle est appelée par l'auteur qu'il entend non-lire, et que s'abstenir de le lire est encore le meilleur compliment qu'il puisse lui faire. (p. 34).

Proust, en d'autres mots, n'attend pas de ses lecteurs qu'ils le lisent sérieusement ; par conséquent, conclut Valéry dans la lecture que propose Pierre Bayard, évitons de nous donner trop de zèle...

Le lecteur pressé croit alors que Pierre Bayard se situe lui-même par rapport à l'œuvre proustienne dans une position similaire : lui aussi serait en cette matière un dilettante. Mais le lecteur pressé se trompe. L'auteur de *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus ?* nous a fort bien expliqué dans son chapitre initial que s'il a lu peu de livres, et s'il a oublié la plupart de ceux qu'il a lus, Proust est pour lui l'exception qui confirme la règle, Proust il connaît. J'y ajouterai en tirant les ultimes conséquences de cet aveu que Pierre Bayard doit en vérité la plupart de ses vues théoriques à sa longue fréquentation de l'œuvre proustienne et, donc, qu'il n'aurait sans doute pas pu écrire *Comment parler des livres que l'on a pas lus ?* s'il n'avait été,

en même temps que l'apologiste de la non-lecture, un zélé critique proustien.

Je donne, pour finir, trois exemples qui me permettront d'illustrer cette idée. Ceci est mon premier exemple. À propos du *Nom de la Rose* d'Umberto Eco — rien à voir avec Proust, croit-on, mais attention ! —, Pierre Bayard écrit ceci :

Pour se convaincre que tout livre dont nous parlons est un livre-écran, et un élément de substitution dans cette chaîne interminable qu'est la série de tous les livres, il suffit de faire l'expérience simple consistant à confronter les souvenirs d'un livre aimé de notre enfance avec le livre 'réel', pour saisir à quel point notre mémoire des livres, et surtout de ceux qui ont compté au point de devenir des parties de nous-mêmes, est sans cesse réorganisée par notre situation présente et ses enjeux inconscients. (p. 53)

Eco n'est pas Proust, et tout lecteur un peu cultivé sait que les deux références qui comptent vraiment dans *Le Nom de la Rose* sont Conan Doyle et Borges. Par ailleurs, par le lexique qu'il utilise, Pierre Bayard se pose ici en critique freudien. C'est le psychanalyste qui parle, non le critique proustien. Mais l'allusion aux « livres aimés dans notre enfance » le trahit. Ce propos est entre autres choses la réécriture d'un célèbre passage du *Temps retrouvé* où le héros, qui va bientôt prendre la plume pour écrire, médite sur un livre qu'il eut entre les mains autrefois, quand il n'était encore qu'un enfant. Il s'agit comme on sait de François le Champi de George Sand, l'ouvrage que lui lut sa mère à Combray, et dont il retrouve ici, dans la bibliothèque du prince de Guermantes, un exemplaire.

Déjà, à Combray, il faut le rappeler, l'acte de lecture du petit Marcel était à peine une « lecture ». Maman, en effet, lisait le texte à voix haute en le censurant : « Elle passait toutes les scènes d'amour ». En outre, l'enfant à qui elle s'adresse « rêve », la logique de l'action lui échappe totalement : « Dans ces temps-là, quand je lisais, je rêvassais souvent, pendant des pages entières, à tout autre chose »⁹. Pour qui valorise la lecture exhaustive et scolaire, les choses s'annoncent donc bien mal. Mais le pire est à venir. Car nous apprenons également, dans la scène du *Temps retrouvé*, que le même livre de George Sand, qui a laissé un souvenir inoubliable au héros proustien, mais que celui-ci n'a pas « lu » au sens philologique et scolaire, s'avère définitivement illisible dès lors qu'il le redécouvre chez le prince de Guermantes. Autre paradoxe. Il n'y eut pas de « vraie » lecture au départ, en fin de parcours, le livre est devenu illisible. Proust, qui explique le paradoxe, écrit alors ceci :

Une chose que nous vîmes à une certaine époque, un livre que nous lûmes ne restent pas unis à jamais seulement à ce qu'il y avait autour de nous ; il le reste aussi fidèlement à ce que nous étions alors, il ne peut plus être ressenti, repensé que par la sensibilité, que par la personne que nous étions alors.¹⁰

Pierre Bayard connaît évidemment ce passage et s'en sert, à mon sens, dans le commentaire qu'il développe dans son livre. Eco est une référence en trompe-l'œil, la référence majeure demeure cachée et il appartient à nous, lecteurs, de la retrouver.

Ceci est mon deuxième exemple. Au chapitre quatre : « Les livres que l'on a oubliés », Pierre Bayard traite de Montaigne et du rôle que jouent les livres dans les *Essais*. Montaigne est à son tour pour Pierre Bayard une figure du lecteur oublié et distrait :

Pour ce familier de la citation, la situation est originale, puisque ce n'est pas à d'autres écrivains qu'il se réfère, mais à lui-même. À la limite, toute distinction disparaît entre citation et auto-citation, dès lors que Montaigne, ayant oublié ce qu'il disait de ces auteurs et même qu'il en disait quelque chose, est devenu un autre pour lui-même, séparé de soi par la défaillance de sa mémoire et faisant de la lecture de ses propres textes autant de tentatives pour se retrouver. (p. 59)

Le rapport est peut-être un peu plus lointain ici mais je crois pouvoir indiquer que ce commentaire rappelle entre autres l'article « Journées de lecture » que Proust publie en préface à sa traduction de *Sésame et les Lys* de Ruskin (1906) et qu'il reprend plus tard dans *Pastiches et mélanges* (1919). Je cite aussi cet autre texte proustien :

Et c'est là, en effet, un des grands et merveilleux caractères des beaux livres (et qui nous fera comprendre le rôle à la fois essentiel et limité que la lecture peut jouer dans notre vie spirituelle) que pour l'auteur ils pourraient s'appeler « Conclusions » et pour le lecteur « Incitations ». Nous sentons très bien que notre sagesse commence où celle de l'auteur finit, et nous voudrions qu'il nous donnât des réponses, quand tout ce qu'il peut faire est de nous donner des désirs.¹¹

Pierre Bayard, au chapitre quatre, s'occupe du seul Montaigne et ne dit strictement rien de Proust. Mais Proust est là, et nous comprenons qu'il est aussi le premier théoricien du phénomène de la lecture oubliée, de la « délecture » comme l'appelle Pierre Bayard.

Mon dernier exemple concerne la conclusion où, une fois de

plus, les réminiscences proustiennes sont à mes yeux patentes. Pierre Bayard, en effet, ne développe pas seulement ici une théorie postmoderne de la lecture au sens que nous avons dit, il fait aussi l'éloge de la lecture comme introspection. Dans son commentaire, il aboutit au constat suivant :

Car la vérité destinée aux autres importe moins que la vérité de soi, accessible seulement à celui qui se libère de l'exigence contraignante de paraître cultivé, qui nous tyrannise intérieurement et nous empêche d'être nous-même. (p. 119)

Le même auteur ajoute :

Le paradoxe de la lecture est que le chemin vers soi-même passe par le livre, mais doit demeurer un passage. C'est à une traversée des livres que procède le bon lecteur, qui sait que chacun d'eux est porteur d'une partie de lui-même et peut lui en ouvrir la voie, s'il a la sagesse de s'y arrêter. (p. 153-4)

On aura deviné quelle est selon moi l'origine de cette analyse. Comment ne pas voir que les images de la « voie » et du « passage » viennent de Proust et appartiennent à sa théorie de la lecture détournée et oubliée? Toujours dans *Le Temps retrouvé*, Le baron de Charlus, quand il lit Musset, donne à « l'infidèle » de *La Nuit d'octobre* le visage de Morel. Les lecteurs de l'œuvre se souviennent que Proust – on pourrait donner à sa phrase un sens scabreux mais laissons ce point de côté ici – écrit ceci : « C'était par cette seule voie, étroite et détournée, qu'il avait accès aux vérités de l'amour »¹². Proust ajoute :

L'écrivain ne dit que par une habitude prise dans le langage insincère des préfaces et des dédicaces : « mon lecteur ». En réalité, chaque lecteur est quand il lit le propre lecteur de soi-même. L'ouvrage de l'écrivain n'est qu'une espèce d'instrument d'optique qu'il offre au lecteur afin de lui permettre de discerner ce que sans ce livre il n'eût peut-être pas vu en soi-même.¹³

Ce passage est lui aussi archiconnu, et je suis à cent pour cent convaincu que Pierre Bayard l'a à l'esprit en écrivant ses pages finales. Proust est son humus, sa terre nourricière. Comment parler des livres que l'on n'a pas lus ? aurait pu s'intituler aussi — ce sera peut-être le titre d'une réédition future – pourquoi, quand on a lu Proust, on n'a pas besoin d'autres livres.

Notes :

1 Voir Michel Charles, *Introduction à l'étude des textes*, Editions du Seuil, 1995 ; *La Case blanche. Théorie littéraire et textes possibles*, actes du colloque d'Oléron (14-18 avril 2003) organisé par l'équipe Fabula, textes réunis par Marc Escola et Sophie Rabau, *La Lecture littéraire*, n° 8 janvier 2006 ; et les pages « Textes possibles » de l'Atelier de théorie littéraire de Fabula (<http://www.fabula.org/atelier.php>).

2 « Le texte n'existe pas », *Poétique*, n° 62, 1985.

3 Pour un commentaire approfondi sur ces notions, voir François Récanati, *La Transparence et l'énonciation. Pour introduire à la pragmatique*, Editions du Seuil, 1979.

4 Dans, entre autres, *La Condition postmoderne* (1979) et *Le postmoderne expliqué aux enfants* (1986).

5 *Pourquoi lire les classiques ?*, traduit de l'italien par Jean-Paul Manganaro, préface de Philippe Sollers, Editions du Seuil, 1995, p. II.

6 *Le Hors-Sujet. Proust et la digression*, Editions de Minuit, 1996.

7 « Quant au livre intérieur de signes inconnus... », *Le Temps retrouvé, A la recherche du temps perdu*, édition publiée sous la direction de Jean-Yves Tadié, « Bibliothèque de la Pléiade », t. IV, p. 458.

8 Numéro de janvier 1923.

9 Du Côté de chez Swann, *A la recherche du temps perdu*, éd. citée, t. I, p. 41.

10 *Le Temps retrouvé, A la recherche du temps perdu*, éd. citée, IV, p. 464.

11 *Contre Sainte-Beuve*, édition établie par Pierre Clarac avec la collaboration d'Yves Sandre, « Bibliothèque de la Pléiade », p. 176.

12 IV, 489

13 IV, 489-90.

Pour citer cet article : Franc Schuerewegen, "Comment parler de Proust quand on a lu ses livres ? Enquête dans la bibliothèque de Pierre Bayard", *Acta Fabula*, Mars-Avril 2007 (volume 8, numéro 2), URL : <http://www.fabula.org/revue/document2986.php>

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common

Autour d'une absence : non-lecture(s), lectures & délecture

Catherine Mazauric

Autour des « livres que l'on n'a pas lus », sous la direction de Tomasz Swoboda, Ewa Wierzbowska et Olga Wrońska Sopot : Fundacja Rozwoju Uniwersytetu Gdańskiego, Cahiers de l'Équipe de Recherches en Théorie Appliquée (ERTA), tome 2, 2011, 265 p., EAN 9788375312102.

On n'ose mentionner que, publié en 2007, *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus*, de Pierre Bayard a non seulement, depuis, bel et bien été lu, mais est probablement, pour de bonnes, ou, parfois, de moins bonnes raisons, celui des ouvrages de l'auteur qui aura fait, aussi, beaucoup parler, écrire, réfléchir. En témoigne notamment — plutôt pour d'excellentes raisons — cet ouvrage collectif publié en Pologne, à la suite d'un colloque tenu en septembre 2009 à l'université de Gdansk, organisé par l'Équipe de Recherches en Théorie Appliquée (ERTA) de la Faculté des Lettres (Chaire de Philologie Romane), sous le titre initial « Autour de Pierre Bayard et des “livres que l'on n'a pas lus” ».

Les guillemets, présents dans l'intitulé du colloque, et demeurés dans le titre de l'ouvrage, soulignent probablement le souhait de modaliser un énoncé dont la charge subversive, sinon, demeurerait trop vive. Mais ils relèvent aussi l'ironie qui à la fois réside dans l'énoncé lui-même — manière de rappeler qu'on ne peut « prendre au pied de la lettre », du moins comme on peut généralement l'entendre, ce dernier — et travaille depuis le livre lui-même. Cette ironie constitutive d'une bonne part du travail critique de P. Bayard se révèle, à travers sa fonction de sape, remarquablement productive, la mise en crise d'évidences partagées, ou prétendument telles, relatives à la lecture (Stéphane Lojkin annonçait une « déconstruction » de « la notion de lecture¹ »), en particulier dans les milieux lettrés,

débouchant sur la formulation de notions (non-lecture, bibliothèque intérieure, livre intérieur) et de typologies (des « manières de ne pas lire ») dont les chercheurs réunis à Gdansk se sont, à côté d'autres initiatives du même ordre², à leur tour emparés.

Entretemps, la présence de l'auteur aura été effacée du titre — et celui-ci livre une plaisante explication à cet effacement, dans un courrier que reproduit l'avant-propos des éditeurs, tout en offrant à ces derniers un dispositif également plaisant, de nature à favoriser sa propre réapparition sous une forme idoine (16). Et voilà qu'en effet l'auteur réapparaît à la fin du livre, clôturé par un entretien conduit par Tomasz Swoboda, sous le titre « Perspectives de la non-lecture : entretien avec Pierre Bayard ». Au cours de cet échange, l'auteur s'explique notamment sur sa « tentative de décupliser le non-lecteur » (255), mais aussi, plus largement, sur l'essai de « casser cette séparation entre fiction et théorie, c'est-à-dire de produire des objets dans lesquels il y a un conflit théorique, produit par leur structure de fiction » (257), de sorte à réaliser des livres qui soient « comme des mobiles de Calder, sans cesse en train de bouger » (ibid.). C'est ce que P. Bayard formalisera un peu plus dans un entretien plus récent, celui donné à la revue *Vacarme*, dans lequel il affirme espérer « avoir créé un genre intermédiaire, la “fiction théorique”³ ».

Alors que, parmi plusieurs des contributions réunies dans le volume, les références à Lacan sont assez nombreuses, l'auteur est aussi notamment invité à se prononcer sur la tradition psychanalytique qui lui est la plus proche, ou sur son rapport à des penseurs comme Deleuze, Foucault, Derrida, ou encore, sur le plan de la théorie littéraire, à Genette. C'est l'occasion pour lui d'insister sur le caractère déterminant, dans son écriture, de l'humour, et de dévoiler l'orientation d'une recherche consistant à « mettre en valeur une partie folle de nous-mêmes » (260). À travers la délégation de parole à des narrateurs incertains, en partie indécidables, il s'agirait en somme de « faire rire ce paranoïaque qu'est tout critique littéraire [...], en introduisant une distance à l'intérieur du discours pour faire réfléchir sur son fonctionnement et notre manière de lire », ce qui relèverait dès lors, à son sens, plutôt de l'humour que de l'ironie (261)⁴.

L'ironie, dès lors qu'elle se loge dans le titre que l'on sait, prend cependant, de façon nécessaire, le commentateur dans ses rets, et les premiers à avoir rendu compte de l'ouvrage de P. Bayard s'en étaient arrangés chacun à sa manière. Brigitte Louichon l'a indiqué : « il semble que la posture énonciative adoptée par Pierre Bayard comme le contenu de son livre obligent les auteurs à adopter à

leur tour une posture inhabituelle au genre de la recension⁵ ». Cet inconfort dans la posture, engageant à une mobilité que l'auteur avait dite souhaitable et recherchée, paraît aussi être au principe de la répartition des vingt-six contributions regroupées dans l'ouvrage collectif, sinon dans son organisation. Autour des « livres que l'on n'a pas lus » est en effet formé de trois parties : « Ne pas lire, théoriser », « Ne pas lire, comparer », et « Ne pas lire, analyser ». Le premier volet s'attache à explorer plus avant, sur le plan de la théorie de la lecture, les perspectives ouvertes par *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus ?*, en travaillant notamment à partir de l'incomplétude et de l'inachèvement qui, nécessairement, s'y inscrivent en creux. Le deuxième relève plutôt d'une démarche explorée par ailleurs par P. Bayard, à savoir l'application qu'on dira ici retournée ou décentrée, à propos de la lecture de textes sacrés, du rapport entretenu à la musique, ou d'œuvres singulières parmi lesquelles celles de Gailly, de Koltès ou de Maupassant, ce qui amène à envisager plus directement la circulation des textes, des œuvres et des lectures à travers les espaces sociaux. Quant au troisième volet, il procède à l'exploration des modalités de la non-lecture à partir de micro-analyses, consacrées tantôt à des œuvres qu'on ne lit plus guère aujourd'hui, et dont les auteurs, eux-mêmes, ne lisaient pas forcément ceux qu'ils disaient se donner pour modèles (Maja Pawlowska, « Comment parler d'Homère sans l'avoir lu : Artamène ou le Grand Cyrus de Mlle de Scudéry »), tantôt à des œuvres de notre temps (Gombrowicz, Sarraute, Pinget, Vila-Matas, Michon, Schwartz-Bart et Jonathan Littell).

Mais, depuis l'ébranlement suscité par le postulat bayardien initial, depuis la déstabilisation nécessaire des certitudes assises sur lesquelles repos(ai)ent pratiques et représentations de la lecture en milieu universitaire, on peut aussi discerner, dans ces contributions, deux ensembles. Dans le premier, on met l'accent, souvent en adoptant à son tour une posture signalée comme paradoxale, sur la mise en question à laquelle procède le travail bayardien. Dans le second, on s'attache plutôt à déceler ce que celui-ci met ainsi au jour. Pour le dire autrement, des contributions tirent parti du propos de *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus ?* en définissant une ou des méthodes, qui se veulent à leur tour paradoxales ou iconoclastes (déclinées depuis la non-lecture comme activité recommandable et recommandée), tandis que d'autres vont chercher à mettre en œuvre ces mêmes méthodes et à en tirer quelque résultat, en analysant ce que révèlent telles ou telles expériences dites de non-lecture.

La non-lecture et ses méthodes

Reconnaissons que quelques contributions, çà et là parmi les

trois parties du volume, n'entretiennent qu'un rapport très lâche et indirect avec le champ de réflexion sur la lecture ouvert par les travaux de P. Bayard. Peut-être eût-il été souhaitable à cet égard que les éditeurs de l'ouvrage opèrent, sur ce critère, un choix parmi les contributions présentées lors du colloque. Mais à l'inverse, il peut arriver qu'un propos ne comportant aucune référence explicite à ces travaux n'en souligne pas moins, comme par anticipation et à partir d'un exemple décalé, l'extrême fécondité. Ainsi, dans « Enrique Vila-Matas ou le charme discret de l'érudition », Anna Maziarczyk, à partir de *Bartleby* et compagnie de Vila-Matas, s'intéresse aux œuvres qu'on n'a pas lues, parce qu'elles n'ont pas été écrites, développant la notion de « textes fantômes » (227), dérivée de Marcel Bénabou, et rejoignant encore P. Bayard en définissant puis analysant le texte de Vila-Matas comme un « pseudo-roman », « une hybride générique où s'entremêlent des éléments de fiction et des réflexions théoriques sur l'acte de lire » (229). Et l'on dira que d'une certaine façon, le texte de P. Bayard vient hanter encore une contribution consacrée au « fantastique » et aux livres que l'on n'a pas lus comme « phénomène » (Katarzyna Gadomska).

Plus directement, certaines parmi les communications regroupées dans la première partie choisissent de se confronter au principe déstabilisant travaillé par *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus*, et qui fait une certaine violence au narcissisme des chercheurs en littérature, à savoir l'incomplétude de toute lecture. Stanislaw Rosiek (« Comment parler le langage que l'on ne connaît (presque) pas ? ») considère *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus ?* comme un « manifeste culturel » (19), saluant sa capacité à « secouer », et à conduire ainsi à « accepter toute une série de catégories négatives qui décrivent une vision alternative, catégories telles que la discontinuité, la non-linéarité, l'incomplétude, le flou, l'imprécision, l'inadéquation, le non-savoir, la non-identité, l'imperfection... » (20). Lorsque, pour « faire un pas de plus que Pierre Bayard [...]», c'est-à-dire définir comme objet de réflexion critique non pas tel ou tel sujet de l'énonciation (qui n'est pas entièrement connu), mais son langage (que le locuteur ne maîtrise pas entièrement) » (ibid.), il prend pour exemple le *Vendredi* de Daniel Defoe, puis lorsque Paulina Tarasewicz prend pour objet « le bon sauvage qu'est le lecteur encore inconscient des lois de la "bonne lecture" », « encore assez résistant aux tentatives esclavagistes des enseignants » (39), le livre de P. Bayard est appréhendé comme un contre-feu salutaire, à usage aussi bien social et collectif qu'individuel et personnel, à l'impératif de « tout lire », à la tentation sisyphéenne du lecteur, « constamment en train de ne pas lire tous les livres qu'il faut » (P. Tarasewicz, 40).

Ewa M. Wierzbowska, quant à elle, s'attaque à la non-lecture dans un sens à la fois littéral et sociologique, à savoir le fait, fréquemment déploré, que les adolescents ne lisent pas. Mais, en faisant procéder cette absence de lecture de l'« intimidation » exercée sur le lecteur par une prétention à l'harmonie et la totalité, impossible à satisfaire, elle est amenée à montrer, à la suite de P. Bayard, que le travail d'oubli auquel chaque lecteur est livré, « mutilation partielle de l'œuvre », « phénomène inévitable » (46), enclenche en réalité une dynamique authentique depuis « l'autre du texte » (47). L'activation d'un « texte potentiel » (ibid.) à travers un processus de lecture toujours inachevé (la non-lecture) fait de la lecture « une aventure spirituelle et très vive » (53), dès lors que cet inachèvement est reconnu.

Marie Gil radicalise encore un peu plus la proposition, en expliquant que « l'inachèvement, comme toute lecture, est une pratique active », et que « la pensée de la lecture » va « contre la clôture du texte » et « par conséquent contre l'auteur » (79). À partir de ces rappels, elle s'intéresse à la pratique matérielle de l'inachèvement de la lecture (violation du pacte implicite conduisant à lire de bout en bout, de façon linéaire) pour « faire jouer l'écart entre le texte écrit et le texte lu » et « envisager à son tour la lecture comme une forme » (80)⁷.

Classements, typologies et méthode Bayard

Si certains auteurs s'attachent surtout, suivant une des méthodes Bayard possibles, à faire jouer le paradoxe, comme T. Swoboda qui se demande « comment aimer les livres que l'on n'a pas lus », plusieurs contributions proposent, dans la continuité de la réflexion théorique sur la non-lecture, des typologies et des classements, ainsi de M. Gil avec une typologie des inachèvements de récits (81 sq.).

Marie Baudry, dans « Classer, noter et juger les livres que l'on n'a pas lus : enjeux et problèmes de l'injonction à la relecture », après avoir rappelé que la différence entre lecture et non-lecture ne relève pas d'une distinction absolue, mais procède de l'établissement de degrés, montre comment la « fameuse typologie » proposée à cet égard par P. Bayard, dès lors qu'elle s'assortit de critères d'évaluation, met en lumière la dépendance du jugement esthétique à l'égard d'une doxa, même « préalable à toute lecture » (61). Sa contribution, qui se propose ainsi d'« interroger l'axiologie des pratiques de lectures » (62), met en perspective la machinerie conçue par P. Bayard dans *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus ?* avec, dans un premier temps, les propos de Barthes (*Le Plaisir du texte*), Eco (*Lector in fabula*), Bourdieu et Picard. Faisant ensuite appel à Certeau⁸ pour rappeler la dimension créative de la lecture,

elle souligne finalement la parenté de la réflexion ouverte par P. Bayard avec la pensée de Maurice Blanchot, afin de « tenter de contourner les clivages qui légitiment autant les notions impensées de chefs-d'œuvre, de hiérarchie entre les textes, que les pratiques critiques », et d'« échapper aussi au ressassement de ces couples antinomiques passif/actif, consommateur/producteur, lecteur/écrivain, lecteur naïf/relecteur, qui barrent l'accès aux textes et qui interdisent à la lecture d'être ce lieu de passage, d'altération dont il demeure difficile de rendre compte » (69).

Quant à Katarzyna Kotowska, dans une tout autre perspective, elle utilise les catégories indiquées par P. Bayard (livre inconnu, parcouru, dont on a entendu parler, oublié) pour aborder la question des communautés interprétatives à propos de la lecture / non-lecture de la Bible dans la société polonaise.

Lectures et délecture

On aborde ainsi un ensemble de contributions, figurant dans chacune des trois parties du volume, mais majoritairement cependant dans les seconde et troisième, adoptant une perspective plutôt monographique, ce qui ne les empêche nullement d'embrasser de plus vastes horizons. Tandis que Danièle Chauvin se demandait si l'on peut « appliquer la Bible aux paradoxes de Pierre Bayard » (109), la lecture ou non-lecture de la Bible dans la société catholique polonaise amène K. Kotowska à formuler un « nouveau rapport à la culture », comme « processus discontinu, sélectif et provisoire » (121). Soufian Al Karjousli, partant de cette autre forme de paradoxe qui voit certaines personnes affirmer en toute bonne foi avoir lu le Coran, tout en étant analphabètes, réfléchit à partir des différentes traductions de « lire » pour s'interroger finalement sur la question de fond posée par P. Bayard, « Qu'est-ce que lire ? ».

Anna Martuszezwska se demande, elle, à partir d'E. T. A. Hoffmann et S. Savage, comment lisent les animaux. Anna Cheska-Gotkowicz et Jadwiga Bodzinska travaillent à partir de la musique. La multimodalité dans la lecture est envisagée, pour en revenir à la nature forcément lacunaire et incomplète de l'expérience de lecture : « c'est toujours la musique qu'on perd » (152). En lisant les différentes formes de non-lecture chez Gombrowicz, Olga Wronska n'analyse pas seulement ces différentes déclinaisons dans le *Journal* de ce dernier, elle y décèle également le signe avant-coureur d'une « lassitude » postmoderne, « jouant le ludique contre le pathétique, l'érotisation contre l'intellectualisation, le populaire contre l'académique » (212).

Marie-José Fourtanier choisit pour sa part de rendre compte d'une expérience singulière de rencontre au long cours avec une œuvre, pour explorer finement des « formes de rencontre avec les œuvres, qui se situent en réalité dans un entre-deux ». Elle propose, dans la catégorie des « livres oubliés », de « faire un sort particulier aux livres que l'on croit avoir lus et auxquels l'oubli partiel [...] donne une signification nouvelle » (100), s'appuyant sur sa propre lecture de *Nadja*, d'André Breton, pour « montrer que la non-lecture telle que la conçoit P. Bayard constitue bien l'espace de créativité du lecteur dans l'œuvre » (101). Un malentendu de lecture, voire de véritables errances lectorales confèrent, à travers l'oubli partiel, des significations nouvelles à l'œuvre. Croisant les notions de « livre intérieur » et de « livre-écran », mobile, sans cesse réorganisé en fonction des situations traversées et des enjeux inconscients qui les habitent, avec l'exemple personnel d'un dé-lire, M.-J. Fourtanier témoigne de ce que cette « délecture » forme en retour une activité fictionnalisante productive, révélatrice de la polysémie de l'œuvre.

De la subversion de la triple « contrainte d'érudition », à savoir « lire, lire les livres en entier et avoir lu un livre pour pouvoir en parler », comme l'écrit Katarzyna Thiel-Janczuk (234), qui fait elle aussi appel au « braconnage » tactique légitimé par Certeau, on est ainsi passé à la mise en évidence de la créativité de la non-lecture, ou plutôt de ses formes et modalités multiples. On pourrait à cet égard paraphraser Pierre Bayard lui-même, qui dans l'entretien clôturant l'ouvrage caractérise ses propres livres comme des « objets intermédiaires » et « bizarres » : c'est de sa nature intermédiaire et mouvante que la non-lecture tire son efficence.

par Catherine Mazauric

Publié sur Acta le 17 septembre 2012

Notes :

1 « Pierre Bayard déconstruit d'abord la notion de lecture, qui n'est absolument pas le contraire de la lecture, mais la réalité enfin avouée de ce qu'est tout rapport au livre, même lu très attentivement : une méconnaissance, une dénaturation, une réduction, voire un déni de son contenu. » Stéphane Lojkin, « La bibliothèque comme dispositif. La non-lecture selon P. Bayard », Acta Fabula, mars-avril 2007 (volume 8, numéro 2), URL : <http://www.fabula.org/revue/document2983.php>.

2 Rappelons notamment le colloque tenu sous un titre quasiment identique, « Comment parler des livres que l'on n'a pas lus ? », tenu à Londres en novembre 2009 [<http://www.fabula.org/>]

actualites/comment-parler-des-livres-que-l-on-n-a-pas-lus_33872.php], et qui a donné lieu à la publication du numéro 11 de La Lecture littéraire, sous le titre La non-lecture (textes réunis par Cécile Bishop et Léa Vuong, http://www.fabula.org/actualites/la-lecture-litteraire-ndeg-11-la-non-lecture_44020.php).

3 Entretien avec Pierre Bayard, *Vacarme* 58, hiver 2011-2012, p. 224.

4 En italiques dans le texte.

5 Brigitte Louichon, *La Littérature après coup*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes, coll. « Paideia », 2009, p. 49.

6 Marcel Bénabou, *Pourquoi je n'ai écrit aucun de mes livres*, Paris : Hachette Littérature, 1986.

7 Marie Gil se réfère à la notion de « texte du lecteur », travaillée lors du colloque de Toulouse (cf. Catherine Mazauric, Marie-José Fourtanier, Gérard Langlade dir., *Le Texte du lecteur, et Textes de lecteurs en formation*, Berne, Peter Lang, coll. « TheoCrit' », 2011).

8 Michel de Certeau, *L'Invention du quotidien, vol. 1 : Arts de faire*, Paris, Gallimard, 1990.

Pour citer cet article : Catherine Mazauric, “Autour d’une absence : non-lecture(s), lectures & délecture”, *Acta Fabula*, Notes de lecture, URL : <http://www.fabula.org/revue/document7203.php>

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common

WWW.
LA
BIBLIOTHEQUE
FANTASTIQUE
.NET